

Les Lettres n° 4 (2<sup>ème</sup> année)  
4<sup>ème</sup> trimestre 1946

(Paris - Librairie des Lettres  
16 rue de la Harpe)

LES LIVRES

arts. de Robert Kanters

DU JOURNALISME INTERIEUR

- C. P. Ramuz : *Journal* (Grasset).  
André Gide : *Journal 1939-1943* (Gallimard).  
Julien Green : *Journal 1940-1943* (Plon).  
Charles Du Bos : *Journal 1921-1923* (Corréa).  
Jacques Biebuyck : *Journal d'un Chrétien* (Le Vidame, Bruxelles).

Etre à soi-même son miroir, y réfléchir, y scruter, y construire son image, y chercher à la fois une certaine ivresse intérieure et son meilleur profil pour la postérité, ce sont là les moindres plaisirs de ce singulier journalisme que Thibaudet, je crois, proposait d'appeler plus justement le journal-intimisme. Rarement, semble-t-il, la coutume de publier de tels journaux a été aussi répandue qu'aujourd'hui, rarement le public des lecteurs s'en est montré aussi curieux. Qu'est-ce donc qu'un journal intime ou, mieux, dans quelle mesure cet instrument nous permet-il une meilleure approche de la réalité humaine ?

La coutume de tenir un journal est sans doute fort ancienne : l'homme a dû commencer à s'écrire à lui-même peu de temps après avoir commencé à savoir écrire. Et, chez nous, sans compter le Journal de Pepys, nous avons sous cette forme, notamment pour la fin du

moyen âge et pour le xvi<sup>e</sup> siècle, de précieux documents historiques. Mais ce sont des journaux sur une époque bien plus que sur un individu, des journaux qui se rapprochent davantage de nos journaux quotidiens que de nos cahiers d'écrivains. S'il est probable que depuis longtemps il est des âmes sensibles pour tenir registre de leurs confidences, ni elles, ni leurs contemporains ne prenaient à cet exercice un intérêt de telle nature qu'on songeât à passer de la rédaction à la publication. Dans le cadre de la civilisation chrétienne, la pratique de la confession était réservée au confessionnal ; et dans un monde qui croyait connaître sa propre finalité, les actions des hommes avaient plus d'importance que leurs inquiétudes. C'est après la crise de la conscience européenne, lorsque le sens religieux s'est affaibli, et lorsque le sens de l'histoire est devenu moins universellement évident que le journal intime va fleurir : devant l'affaiblissement des grandes juridictions sur le sens de la vie, le tribunal intérieur devient plus nécessaire. Faut-il marquer au surplus que le journalisme intérieur semble toujours plus à l'aise dans les régions spirituelles qui ont été touchées par le protestantisme ?

D'autre part, la curiosité pour les journaux intimes semble également un trait assez récent : dans le cadre d'une civilisation classique, l'œuvre littéraire se doit d'être une œuvre. On apprécie l'écrivain selon l'apprêt, ou mieux selon cette sorte de style supérieur, dont il enveloppe ce qu'il croit avoir à dire. La nudité de l'âme dans la littérature classique, c'est la nudité de la statuaire grecque ; dans la littérature moderne, c'est la nudité d'un défilé d'anatomies dans un couloir d'hôpital. De l'une à l'autre, c'est la conception de la vérité qui a varié, qui, *grosso modo*, est passée du général au particulier. Le journal intime peut donc passer maintenant aux yeux de l'écrivain comme une sorte de sommet, comme l'œuvre la plus sincère possible, et, du même coup, aux yeux du lecteur, comme l'œuvre la plus révélatrice de cette huma-

nité individuelle pure dont il est d'abord friand et qui lui semble promettre par excellence le contact d'âme à âme dont il espère un secours fraternel.

Ces espérances sont-elle justifiées? Rien n'est moins certain, et l'on a fait depuis longtemps le procès du journal intime. Ecrire, c'est par essence fixer, et si peu bergsonien que l'on soit, il faut bien avouer que la vie intérieure se présente comme un mouvement et comme un déroulement. Même s'il borne son ambition à jalonner ce mouvement, le journal intime est encore un redoutable facteur de déformation, parce qu'il redouble en quelque sorte certains points, souligne certains traits, encourage enfin ce processus dénoncé par Valéry et qui consiste à se faire un peu plus soi que soi. Au surplus, le journal est la tentation d'une famille d'esprits bien déterminée, c'est-à-dire que si l'on peut trouver entre les différents journaux que nous connaissons, et déjà entre ceux dont nous prenons prétexte aujourd'hui, des nuances infinies, on peut aussi apercevoir entre eux une sorte de lointaine parenté, de ressemblance dans le propos ou dans l'attitude et, par exemple, discerner dans le chant qu'ils consacrent avec prédilection à la vie intérieure une commune dissonance avec la vie sociale. Il en résulte que, pour le lecteur, le jeu de confirmation n'est pas moins dangereux que pour l'écrivain : car si le journal lui apporte un contact humain, c'est toujours un contact avec des esprits de cette famille journal-intimiste à laquelle il appartient peut-être déjà lui-même. Enfin l'habitude récente de publier son journal de son vivant, voire au fur et à mesure avec un décalage de quelques années seulement contribue à son tour à fausser le genre : il vient un moment où l'écrivain sait qu'il écrit, non plus pour lui, mais pour la galerie. Sans doute, il se réserve une marge de discrétion, il coupera les noms, voire des passages entiers ; n'importe, le public est entré dans l'oratoire où l'homme voulait se chercher lui-même, et l'homme le sait. Pour un André Gide, par exemple, la

publication progressive de son journal semble l'avoir quasiment détruit en tant que personne privée; il est devenu l'écrivain public, celui qui prie sous les sunlights.

Dangers du genre : et pourtant son charme reste grand, notre curiosité de rencontrer un homme et non un auteur reste entière, et nous nous jetons encore avec la même avidité sur ces confidences. Le journal intime est simplement devenu aujourd'hui une sorte de genre littéraire: il suffit de le lire, non plus avec une confiance naïve, mais comme n'importe quelle œuvre, avec une attention toujours en éveil si l'on veut surprendre l'homme dans son ouvrage...

Des quelques volumes dont nous voudrions dire un mot pour terminer, le journal qui échappe le plus à ces dangers est peut-être celui de Ramuz, celui qui tombe le plus dans ces pièges, celui de Gide. Le journal de Ramuz est plein de discrétion: les circonstances de la vie personnelle, les noms propres n'y tiennent aucune place. Et le livre lui-même nous montre que Ramuz est loin d'être seulement un homme de journal: pendant les grandes années créatrices de l'écrivain, le journal se tait. Ce qu'il avait à dire à ce moment, il l'a dit, non pas avec la sincérité plus ou moins fallacieuse du journal, mais avec l'honnêteté de son art. Entre la vie et l'œuvre, le journal est comme le chant de la vie dans sa pureté, un chant sans accompagnement, mais cela ne nous permet que mieux de saisir comment la voix s'y affermit et la mélodie s'y affirme. Ainsi équilibré, non seulement le journal est indispensable à la compréhension de la vie de Ramuz, mais encore il est inséparable de l'œuvre: il en est comme le diapason, il en indique la tonalité fondamentale. Une certaine fidélité intérieure, une sincérité sans complaisance envers elle-même, un instinct et une volonté d'œuvrer dans sa ligne, et il suffit, chez Ramuz, l'artisan a sauvé l'artiste, et l'homme s'est sauvé du même coup.

Au contraire, le journal de guerre d'André Gide semble

parfois un peu trop soigneusement préparé. On y sent la suspecte satisfaction d'être naturel, et l'ingénieux agencement qui doit nous faire écrier d'admiration devant tant de simplicité de la part d'un si grand homme. Ce que cela peut donner à la limite et chez un disciple zélé, je crois qu'on l'apercevrait dans ces pages de son journal où M. Jean Lambert nous a raconté sa première rencontre avec Gide : « Je lisais, en les attendant, les lettres de Paul-Louis Courier, assis sur un mur en bas du village. Quelle jolie promenade, cette descente vers Grasse ! Gide fait à Th. ses dernières recommandations. Nous passons deux heures encore de compagnie, attendant les cars, essayant de faire les difficiles mots croisés que G. a achetés pour Andrée V. Adieux rapides dans la chaleur du départ... » Et, en note, au bas de la page : « Henri Thomas, qui lit ces notes, me rappelle un détail oublié : Gide, du car qui l'emporte, nous envoyant des baisers. » Attendant culture du journal intime en famille : cela reste très loin des abîmes de prétention que l'on aperçoit dans l'œuvre semi-romanesque de M. Jean Legrand, mais est-ce bien intéressant ? Depuis longtemps déjà, et particulièrement dans ce dernier volume, M. Gide travaille à modeler sa statue sur celle de Goethe. Au moment où l'on publie les ébauches de *Mon Faust*, de Paul Valéry, c'est sous le titre de *Mon Goethe* que Gide pourrait réunir ces pages. Et le journal de M. Lambert est le journal du Disciple...

Quant au Journal de Charles Du Bos, je ne puis que le signaler ici. On sait que ce volume est le premier d'une série qui en comptera sans doute quatre ou cinq. Ici, l'homme s'efface un peu derrière ses lectures : il se retrouve dans la qualité de son esprit et de sa sensibilité. La plus grande partie de ce gros volume est consacrée à des réflexions sur les autres et surtout à des réflexions sur les livres. C'est en se confrontant à un monde, peut-être un peu trop livresque, que Du Bos se définit. Il n'apparaît lui-même que par échappées, parfois d'une

manière touchante, comme dans ses comptes de ménage. Mais ce qui se dessine progressivement, pour notre plaisir et pour notre instruction, c'est le visage d'un des hommes de ce temps qui ont eu la plus vaste culture, et en plusieurs langues, en même temps qu'une sensibilité exquise et réfléchie qui leur permettait de faire de leurs lectures une matière qui leur appartient en propre.

M. Julien Green est, comme M. Gide, de ceux qui publient leurs pages de journal quand elles sont encore tièdes. Comme je préfère cependant ce volume de notes d'exil au dernier volume gidien. Jamais le ton n'est forcé, et l'écrivain que nous aimons, le romancier qui, après tout, est un des cinq ou six romanciers qui comptent vraiment aujourd'hui, y définit la forme de sa sensibilité sans nous donner l'impression de s'expliquer. M. Green est peut-être le seul auteur de journal intime aujourd'hui et depuis longtemps pour lequel le mot pudeur garde un sens. Il se livre à nous, mais dans une sorte de confiance retenue. Au surplus, le cheminement spirituel que l'on peut suivre, en particulier dans ce volume-ci, n'a visiblement rien de préparé. Comme chez Ramuz, un homme parle ici, et non pas du haut d'une scène ou d'un socle. Et, pour beaucoup d'entre nous, par la génération ou par la forme de sa sensibilité, M. Green nous parle d'une voix proche et plus émouvante que celle de Ramuz.

Enfin, sous le titre *Journal d'un Chrétien*, M. Biebuyek a groupé des notes familières dans lesquelles il affronte quelques-uns des thèmes qui, à chaque instant ou spécialement de nos jours, sont proposés à la méditation du chrétien, et mieux qu'à sa méditation, à sa vie: sa foi, mais aussi cette incarnation quotidienne de la foi dans la famille, dans l'amour, dans la paternité, dans l'attitude en face de la guerre. Ce n'est pas un livre de piété, mais quelque chose de beaucoup mieux, une sorte d'exercice de la piété profonde dans une âme qui veut rester vivante et dans son siècle.

ROBERT KANTERS